

# SYLVAIN TREMBLAY

## *L'envol d'Icare ( Flight of the Icarus )*

Par Dorota Kozinska

*Parcours Art et Art de vivre, Automne 2002*

### TRADUIT DE L'ANGLAIS

Il n'y a rien de plus excitant que de regarder un jeune artiste déployer ses ailes. Fraichement sorti de son nid, Sylvain Tremblay s'envole déjà très haut; assez haut pour justifier l'avertissement paternel que Dédale avait fait à Icare – pas si proche du soleil !

Mais à l'inverse du jeune personnage mythique, audacieux mais malchanceux, dont les ailes étaient faites de plumes et de cire, le vol de Tremblay est alimenté par une technique extraordinaire et solide, appartenant à lui seul et insensible à la chaleur.

L'artiste a déjà – pendant les quelques années durant lesquelles ses œuvres sont restées sur le devant de la scène locale – établi son iconographie particulière et distincte, rendant sa peinture instantanément reconnaissable.

Amoureux des espaces énigmatiques, imprégnés d'un mystère d'un autre monde, peuplés d'êtres stylisés et volatils, Tremblay oscille entre la figuration et l'abstraction, sans choisir l'un d'entre eux.

Alors que ses travaux précédents étaient indéniablement influencés par Giacometti, Tremblay vole en solo avec ses dernières œuvres, en pleine possession de son symbolisme visuel, créant une forme particulière de drame pictural.

Comme des acteurs de théâtre attendant un signal, les figures allongées des toiles de Tremblay restent immobiles, calmement stoïques. Et pourtant il y a de l'action dans ces compositions semblant statiques. Dans l'une de ses récentes œuvres, Grand Espace Doré, l'arrière-plan miroite d'une peinture dorée qui tombe en cascade, sur des personnages jouant une scène silencieuse.

L'un pointe dramatiquement vers un horizon invisible alors qu'en dessous, quatre figures plus petites se tiennent comme un chœur Grec. L'espace vibre d'aplats de couleurs brillantes qui forment leur propre dialogue abstrait, entrant dans l'action avec des cercles et des triangles. Richement texturé, verni avec l'époxy breveté par Tremblay, ce tableau est théâtral et inclassable, et ne saurait être ignoré; le drame est capturé dans une configuration muette, ses acteurs immobiles n'ayant d'égal que l'utilisation de la couleur et de la texture.

Le côté théâtral est sur le devant de la scène, pour ainsi dire, dans La Belle Dame Du Temps – une peinture-portrait d'une femme sans traits et aux formes drapées – non, enveloppées dans une robe blanche faite de couches d'un tissu plissé, comme un monticule géant de crème fouettée. Accablée par tous ces drapés, la minuscule femme a l'air d'y être piégée, ses bras squelettiques pendant



comme dans une geste d'impuissance. Des rectangles dorés et texturés fournissent une toile de fond à cette diva malchanceuse ; un sol rouge sang lui sert de scène. Il y a quelque chose d'inquiétant dans la brutalité du traitement pictural de cette image.

Occupant un espace immense de la Galerie Lydia Monaro où les toiles de Tremblay sont exposées, se trouve un tableau géant de 96x60'' intitulé, à juste titre, La Haute Cité.

Ce colosse vertical domine non seulement par sa taille, mais aussi par l'usage audacieux de la couleur turquoise. Comme un Penseur de Rodin stylisé, un personnage solitaire est perché sur une haute colonne. En dessous, une petite armée est prête pour la bataille. Chimériques, ambitieux, les récits tissent des contes allégoriques, issus d'une culture étrangère, connue seulement de l'artiste. Il semble canaliser les forces d'une énergie étrange, tout en étant attaché à des traditions picturales, qui aident à déchiffrer son langage visuel, et rendant ses peintures à la fois séduisantes et terriblement captivantes.

Le vernis brillant qui recouvre et protège cet univers mystérieux, sert en même temps de miroir pour le spectateur confiant qui se fait piéger dans l'image, prenant part à la scène, sans qu'on lui en ait donné le scénario, perdu sous le feu des projecteurs...

*La Haute Cité, techniques mixtes, 96x60 ''*